

British Columbia, July 1995.
J. LAMBERT, C. LAMURE, *Évaluation monétaire des impacts des transports sur l'environnement*, Inrets-Setra, avril 1996.

J.-P. ORFEUIL, *Les coûts externes de la circulation routière*, INRETS, janvier 1996.

E. QUINET, *Les coûts sociaux des transports*, dans *Internaliser les coûts sociaux des transports*, CEMT-OCDE, Paris, 1994.

Vers une tarification équitable et efficace dans les transports. Options en matière d'internalisation des coûts externes

des transports dans l'Union européenne, Commission de l'Union européenne, janvier 1996.

Effets externes du transport, INFRAS A. G. (Zürich) et IWW (Karlsruhe), étude pour l'Union internationale des chemins de fer, novembre 1994.

R. COSTANZA et al., "The Value of the World's Ecosystem Services and Natural Capital", *Nature*, vol. 387, 15 mai 1997, p. 253-260.

Entre terre et eau. Agir pour les zones humides., dossier d'information, ministère de l'Environnement, 1997.

Le train et le scarabée

Lucien Sfez

Le train et le scarabée: voilà qui ressemble fort au titre d'une fable.

L'histoire que j'entreprends de vous raconter ne démentira pas cette impression. L'idée m'en est venue en entendant à la télévision que le TGV pourrait être interdit de passage dans telle forêt pour ne pas déranger une espèce rare de scarabée qui y habitait. Bruxelles oblige, paraît-il, c'est du moins l'argument évoqué par les écologistes pour faire pression sur les pouvoirs publics: les institutions de Bruxelles protectrices de la nature.

Si la décision était prise dans ce sens, elle ne laisserait pas de surprendre. Sur-tout, elle serait loin des décisions auxquelles nous avons à faire face dans les années 50, 60 et 70, loin de la domination du calcul économique et de la RCB. Annoncée calmement, elle semble s'imposer tout aussi calmement et ne suscite aucun conflit. L'anecdote paraît cependant avoir valeur de symptôme et résumer une situation qui est celle de la décision aujourd'hui. Que s'est-il passé entre ces deux points extrêmes: la décision des années 50 et celle-ci des années 90? C'est ce que ce scarabée invite à se demander et que je vais essayer de retracer devant vous.

Pour commencer je ferai appel à une analyse que j'avais proposée dans un ouvrage intitulé *Leçons sur l'égalité*(1) et dans lequel je tentais de montrer que les idéologies dominantes à une époque ne s'effaçaient pas devant la domination d'une autre idéologie mais composaient avec les suivantes dans un jeu complexe de figures, que j'appelais alors "figures symboliques". Pour donner un exemple, la figure symbolique qui naît de la Révolution française est celle qui lie la liberté, l'égalité et la fraternité. C'est celle de la démocratie telle que nous la comprenons encore aujourd'hui.

Or, tout en restant identique, c'est-à-dire identifiant toujours la démocratie comme la

politiques

1) Presses de Science Po., 1984.

politiques

forme de pouvoir qui répond à ces trois signes distinctifs, la figure a subi des remaniements en profondeur de telle sorte que les trois entités ne se trouvent plus dans le même rapport de composition... Pour éclairer mon propos tout en venant à la question de la décision et à son histoire, je vous propose de tester la décision à l'aune de cette figure symbolique de la démocratie et de ses changements successifs.

Deux périodes me paraissent scander l'histoire de la décision:

- la première période passe par des transformations successives qui déplacent l'importance des éléments sans changer fondamentalement la figure de base. J'analyserai ces transformations dans une première partie intitulée "les idéologies de la décision".
- la seconde période, où nous nous trouvons en cette fin de millénaire, représente un saut de niveau, de forme et de contenu. Il ne s'agit plus d'idéologies, mais d'une utopie avec toutes les conséquences qu'entraîne le changement de nature. J'analyserai cette rupture dans une seconde partie intitulée "l'utopie d'une décision planétaire". Les deux périodes coexistent aujourd'hui dans les pratiques de la décision.

LES IDÉOLOGIES DE LA DÉCISION

Il me semble qu'il y a ici trois moments qui scandent les transformations successives de la figure de la décision démocratique:

- La décision centralisée avec calcul RCB
- La décision aménagée avec négociation et décentralisation
- La décision communicationnelle et informatique. Ai-je vraiment besoin d'ajouter que ces trois moments coexistent souvent dans les pratiques et que, par exemple, le dernier moment, celui de la décision communicationnelle et informatique, est lié à une négociation, parfois décentralisée, et à un calcul centralisateur de type RCB?

La décision démocratique, raisonnable et centralisée

C'est celle des experts. Elle est issue des calculs mathématiques, de celui des probabilités et passée à l'épreuve du calcul informatique. Ainsi garantie, la décision procède du meilleur choix, entre des options bien analysées. Elle est *libre* puisqu'elle est raisonnable. La raison étant considérée justement comme la faculté d'exercer une *liberté* de choix en tenant compte des

conditions de réalisation possibles. Elle est *égalitaire* puisqu'elle s'applique à tous sans exception. Étant la meilleure, elle est prise pour le bien de tous. L'universalité du bien est égale à l'universalité de la raison. Ce qui est rationnel pour un cas vaut pour toute situation semblable.

Peut-être peut-on se demander si le troisième terme "*fraternité*" s'applique à cette décision universelle, libre, rationnelle et également valable pour tous? Les deux premiers éléments de la figure liberté et égalité l'emportent à l'évidence sur le troisième. Cette décision bureaucratique n'est pas démocratique dans les trois sens du terme. De plus, cette figure ne correspond pas aux faits. Ce sont ces objections qui avaient fondé ma critique de la décision(2).

La décision aménagée

C'est justement ce troisième élément brimé dans le premier modèle qui va resurgir, faire retour dans une décision démocratique remaniée, réaménagée: l'ère de la négociation et de la parole à tous, du "local" de la décision décentralisée (radios libres, cibistes). Elle semblera alors plus égalitaire, plus fraternelle et encore plus libre. La *liberté* ici, si elle est toujours le fruit, choisi, de la raison, adopte dans sa définition l'idée d'un partage de la parole, ou si l'on veut, devient le fruit d'une interaction entre partenaires et non de l'intervention d'un petit nombre, haut placé, d'experts. Dans les années 70, l'autogestion prenait ici son sens. Telle est du moins l'idéologie, la "figure" qui se montre. En fait, comme nous l'avions montré dans *L'Objet local*(3), le "dé-centré" revient au centre. Ici, dans cette étape, comme dans l'étape précédente, ce qui se montre ne correspond nullement à la réalité, en quoi justement ce sont là des idéologies au sens marxiste du terme.

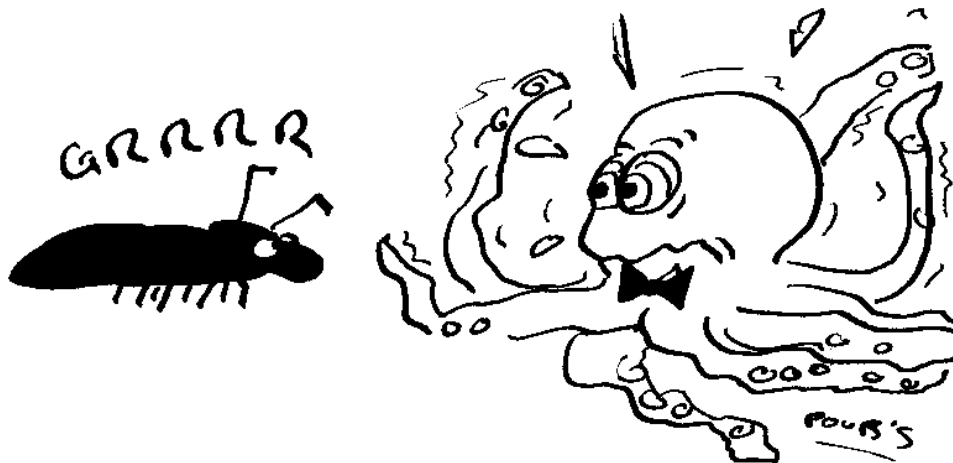
Le centre revenait toujours, relevant d'une "critique de la décision".

La décision comme information

Ainsi, les deux premiers types de décision jouent-ils sur les trois éléments du triptyque liberté, égalité, fraternité et s'arrangent-ils à établir et rétablir un équilibre entre les trois branches, centralisme et localisme servant de poids et de contrepoids à l'égalité et à l'universalité de la raison et la convivialité partenariale servant, elle, de contrepoids à la froide raison calculatrice.

Mais avec la troisième étape, le processus se dérègle quelque peu. Il s'agit en

2) Presses de Science Po., 1973, 4^e éd. 1992.
3) *L'Objet local*, colloque dirigé par Lucien Sfez, 10/18, Christian Bourgois, 1977.



effet alors de faire porter le poids de la décision sur un seul des éléments de la trinité qui à lui seul "vaudrait pour" (c'est-à-dire symboliserait), réunirait et représenterait pour ainsi dire tous les autres: il s'agit de la *liberté*, mais d'une version de la liberté comme *liberté d'information*.

C'est que, dans le schéma classique hérité du cartésianisme, la décision devait passer par une première phase d'information avant celle du choix et avant de passer à l'exécution. Trois étapes caractérisent en effet la décision classique. La première étape requiert l'intelligence des conditions et le recueil ordonné des éléments, la seconde exige la liberté de la volonté, et la troisième la capacité d'agir. Ce schéma était respecté avec la RCB où les machines informatiques encore peu répandues étaient entre les mains des experts et servaient d'assistantes pour le recueil et le traitement des données. Il était respecté aussi dans l'étape suivante de décision négociée qui mettait l'accent sur la nécessité de consulter. Dans les deux cas, la réflexion se faisait sur la base d'une information préalable. Or, avec l'arrivée de la société de communication, ce sera l'étape "information" qui représentera la quasi totalité de la décision. Et ceci pour plusieurs raisons et avec plusieurs conséquences.

- Le progrès technologique met aux mains de tous (égalité) de petites machines souples et performantes capables de relier chaque utilisateur à l'ensemble des autres utilisateurs et ainsi d'être informé instantanément de tout événement capable d'intéresser sa prise de décision.

Tout le monde peut être **également** informé.

- L'utilisation de réseaux informatiques supprime la linéarité classique de la décision en raccourcissant l'étape spéculative de recueil et traitement des données. Celles-ci arrivent toutes prêtes dans une simultanéité quasi totale.

- La **liberté** du choix décisionnel est évaluée à la quantité et à la vitesse de réception des informations.

Les réseaux informatiques relient des lieux fort éloignés les uns des autres: une sorte de planétarisation de la communication s'établit, rendant possibles des actions à grande portée dans l'espace dans un délai quasiment nul. La possibilité d'accès à n'importe quel point du monde rend possible aussi les rencontres dites conviviales(4).

La **fraternité**, dernier volet du triptyque est enfin réalisée grâce aux réseaux.

On peut dire alors que, bien que respectant en apparence les trois unités symboliques de la démocratie, l'interprétation de ce triptyque par la société de communication en a changé le contenu. Il faut cependant remarquer qu'à cette étape de l'histoire des décisions, quel que soit le trouble qu'apportent les réseaux de communication dans le schéma classique, démocratique, une critique est possible. Il existe au nom de la raison, une raison spéculative qui privilégie la réflexion, la connaissance (et non l'information) et les limitent, la notion de limite étant peut-être l'aspect le plus opérant de la raison: limiter les choix, limiter les zones d'action, limiter les pouvoirs de la technique et les illusions des sens. La même raison qui limitait aussi pour Kant, et qu'il appelait "critique", les prétentions de l'entendement à traiter des

politiques

4) Voir les livres de Nicholas Negoponte *L'homme numérique*, Laffont, 1995, et de Howard Rheingold *Les communautés virtuelles*, Addison-Wesley France, 1995; sans parler bien sûr des ouvrages à plus grand public de Bill Gate.

politiques

choses en soi, du monde métaphysique, et, en quelque sorte, de Dieu.

Cependant, la nouvelle figure communicationnelle de la décision si elle peut être critiquée et maintenue dans des limites raisonnables est porteuse de conséquences qui se placent cette fois à un autre niveau(5).

L'UTOPIE D'UNE DÉCISION PLANÉTAIRE

Les réseaux informatiques locaux répondent à des fonctions précises et limitées: la création de serveurs et de sites spécialisés est une production nécessaire qui reprend - version micro-informatique - les principes de limitation raisonnable de champs à traiter. Mais il y a une sorte de tendance - dérivant de la nature des réseaux informatiques eux-mêmes - à l'extension de leur territoire et de leur zone d'opération. Sans préjuger de la cause en dernière instance, on peut signaler la proximité des deux types d'extension qui sont d'une part la mondialisation (économique, politique), d'autre part la méta-resification (technologique, scientifique). Qui est le modèle de l'autre, sa cause ou son agent? On ne saurait le dire. Mais force est de constater que les deux mouvements se répondent et s'entraident. Ainsi rien de ce qui se passe sur la planète ne reste étranger et tout y est lié: le réseau informationnel n'est que l'allégorie du vrai réseau, fin et dense qui couvre l'univers: il en répète les strates, les liaisons, les articulations. Il est, en quelque sorte, une maquette du cosmos.

Et de même il est aussi une maquette de notre cerveau, ce que la société de communication avait proposé dans son développement d'une intelligence artificielle, point qui avait été fort critiqué(6).

Cette superposition d'un monde entièrement relié, connecté dans tous ses éléments, rend notre cerveau absolument dépendant, intégré à ce méta-méta réseau physique. Aussi bien, toucher à l'un quelconque de ces circuits, c'est à la fois nous détruire et détruire notre environnement, lequel n'est pas extérieur à nos corps, mais intérieur. Cette fusion est l'indice de l'utopie, telle qu'elle se présente à nous dans ses cinq traits que j'ai dégagés à propos de la santé parfaite(7): isolement, pouvoir du narrateur sur son récit, hygiénisme, technique deus ex machina qui règle tout et retour à l'origine (ici une nature originelle nouvelle qui prend la partie pour le tout).

Ce montage utopique donne priorité au vivant sous toutes ces formes, dans sa forme de corps individuel, comme dans sa

forme globale Gaïa, la terre comme être vivant. Cette indissociation du corps vivant individuel et du corps planétaire est une bio-écoreligion que je nomme "Grande Santé" empruntant ce terme au surhomme nietzschéen de Zarathoustra. Surhumanité qui se traduit ainsi: tout élément vivant renvoie à la totalité du vivant. La totalité du vivant s'incarne dans la planète elle-même. "La masse totale de la matière vivante n'a jamais différé considérablement de sa valeur actuelle" nous dit le savant russe Vernadski(8). Le vivant comme divinité quasi invariable. A travers les temps: affirmation métaphysique et indémontrée. "Je-nous-Gaïa" dit de son côté l'héroïne d'Asimov en se désignant elle-même comme partie d'un ensemble(9). Auto-développement. Quand on mange dans Gaïa, on mange du Gaïa. Ainsi s'opère la redistribution des éléments. Les uns vont vers des niveaux de conscience supérieurs, les autres vont vers les déchets. Chaque élément a donc toujours une chance de se mouvoir vers des niveaux supérieurs de conscience(10). Il faut respecter le lichen ou le chien sauvage.

Dans un tel dispositif, un scarabée vaut pour totalité originelle et doit être préservé pour que la planète soit dans sa forme parfaite et totale: en grande santé. Ainsi une décision, forcément limitée, comme celle de faire passer un TGV à tel endroit, ne tient pas devant la simple préservation d'une partie du monde vivant qui retient en elle, dans son corps divin, le principe de l'infini universel: le scarabée est plus fort que le TGV.

Cette utopie, à l'inverse des idéologies "inversables" que j'ai présentées en première partie, est tout d'une pièce. Elle ne peut entrer en conflit avec quelque "critique" qui l'analyserait. Elle est comme certains cas de narcissisme connus de la psychanalyse, inanalysable, étant une fatalité close sur elle-même. Ce que la fable du scarabée laisse en effet apercevoir, puisque cette décision, comme on l'a remarqué, ne suscite aucune contre-proposition. C'est ce qui rend si peu raisonnable, si peu démocratique, malgré les apparences, toute décision prise sous les auspices du planétaire.

Lucien Sfez

Summary page 115

5) Sur tous ces points, voir *Critique de la Communication* par Lucien Sfez, le Seuil, 1988, 3è éd. 1992.

6) Voir notre *Critique de la Communication*, op.cit.

7) Voir Lucien Sfez, *La Santé parfaite, critique d'une nouvelle utopie*, Le Seuil, 1995.

8) *La Biosphère*, Alcan, 1929.

9) Dans *Terre et fondation*, p.16 et 1.

10) *Ibidem*, p.55.